This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME SIXIEME.

Contenant le reſte de la Ve. & la VIe. Partie de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïſe.*

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

T
PUBLIC LIBRARY
247059
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

WOR
SUN
71

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME IV.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX *AMANS*,

HABITANS d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME IV.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

noit ; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout ; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre

à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons gueres à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Mad^e. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Mad^e. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, & vous me ferez plus de plaiſir que jamais. Mon équipage a été pris, & je ſuis ſans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous paſſerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre ſéjour à l'armée! Ce qui me déplait ſur-tout, c'eſt de voir clairement qu'avant notre ſéparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je ſens la raiſon de ce myſtère & ne puis vous en ſavoir bon gré. Me mépriſeriez-vous aſſez pour

& que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord ? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit; mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi honnête homme & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule !

Il faut être inſtruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'u-

nivers ; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer le ſecoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité ſi ſuſpecte, forcé d'être impie il ſe fit Athée.

Dans la ſuite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ſes Miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien ; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoient gueres, que le clergé même, un peu plus diſcretement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, &

il m'a proteſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu (1). En voulant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſyſtêmes qu'il y porte, & ne voit par-tout que doutes & contradictions; quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

(1) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcrétion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois Magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

Voilà le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une piété ſi douce : mais il faut avoir vécu auſſi familierement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Théreſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet ; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Etre digne de les abſorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent

(2) Comment ! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote ; ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (3) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis ; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien,

(3) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité ; un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies ſaintes ? L'enfant Jéſus entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

elle voit ſa table couverte par ſes ſoins ; elle s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages ; ſi le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'eſt de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chére ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté ! De le voir inſenſible en faiſant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec ſon mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant

ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa Divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans ! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'Athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croi-

qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement quelle réserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-tems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a desiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me con-
sa peine m'a fait soupçonner une au-
tre

les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela même qui me fait déſeſpérer du ſuccès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la

partage : ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux, ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes ? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincerement ce qu'il penſe ; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, ſi

[illegible] de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matière, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari voyant que je la cherchois des yeux ? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu ; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien ! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en sais rien ; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement ; je le

ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chére épouſe ! lui dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un (5) ?

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà ſçu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Mde. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires eſt ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inſçu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au deçà de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus char-

---

tour dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté ; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié ; elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre : Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort ! Henriette appercevant sa mere saute & court au-devant d'elle en criant aussi : *Maman ! Maman !* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pous-

pouvez juger du reſte. Cette réunion excita dans toute la maiſon un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſallon d'Apollon, le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout ſeroit allé de travers. Chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maîtreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau ſal-

Graces ; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece ; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie, elle avoit peine à ſe tenir ; les genoux lui trembloient en danſant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux : elle contemploit ſa couſine avec une ſorte de raviſſement ; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois apportées

tées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il falut enfin ſe quitter ; Madame d'Orbe étoit laſſe ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on ſe couchât de bonne heure.

Inſenſiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle eſt, ſait prendre quand il lui plait un ton d'autorité qui en impoſe. Elle a d'ailleurs du ſens, un diſcernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoi qu'extrêmement libérale, elle ne laiſſe pas d'avoir auſſi beaucoup de prudence ; en ſorte que reſtée veuve ſi jeune, & chargée de la garde-robe de ſa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que proſpérer dans ſes mains ; ainſi l'on n'a pas lieu de craindre, que ſous ſes ordres la maiſon ſoit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaiſir de ſe livrer toute entiere à l'occupation qui eſt le plus de ſon goût ; ſavoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis,

ſes meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui ſont ou paroiſſent là deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman ;* la même tendreſſe regne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres ; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clair-voyans ſe décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle, & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peint encore mieux dans ſes yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même ? C'eſt que je m'y ſens vraiment à la campagne, & que c'eſt preſque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne ſavent point aimer la campagne ; ils ne ſavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent : ils ſont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaiſent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux eſprits, les auteurs, les paraſites ſont le cortege qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie y ſont leur ſeule occupation (1).

(1) Il y faut ajouter la chaſſe. Encore la font-ils ſi commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Mais je n'entame point ici cet article de la chaſſe, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occaſion d'en parler ailleurs.

[illegible] pourquoi.
[illegible] la voix de la
[illegible] & [illegible] regret inu-
[illegible] l'entend
[illegible]
[illegible] les
[illegible] publicain
[illegible] avi-
[illegible] ri-
[illegible] beau-
[illegible] Des che-
[illegible] coups,
[illegible] de jeu-
[illegible] & couverts de
[illegible] offrent
[illegible] a prei-
[illegible] son-
[illegible] manger
[illegible] de
[illegible] de la cul-
[illegible] de leurs
[illegible] leurs plai-
[illegible] mains les dons de
[illegible] engraisser tout ce qui les
[illegible] & [illegible], des biens
[illegible] leurs granges, leurs ca-

ves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail, qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au tems des Patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage! O douce éleve de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'au-

tomne apprêtoient d'heureuſes vendanges ; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (2) ; le pampre grillé laiſſant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lycée, & ſemble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaiſant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefaſs (3) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuſes dont ces côteaux retentiſſent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir ; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle ; tout conſpire à lui donner un air de fê-

(2) On vendange fort tard dans le pays de Vaud ; parce que la principale récolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

te, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſçu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Mde. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie, dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin: on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Mde. d'Orbe, qui

n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge pour ſurcroit de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecretement engagé, ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (4). Moi de la haine pour le pere de

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

„ Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, „ la ſeconde épreuve que je lui deſtinois. S'il n'eût pas „ careſſé votre pere je me ſerois défié de lui. Mais, dis-„ je, comment concilier ces careſſes & votre épreuve avec „ l'antipathie que vous avez vous-même trouvée entre eux? „ Elle n'exiſte plus, reprit-il; les préjugés de votre

mon amie ! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus reſpectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe ; & pourvu que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe mettroit volontiers au-deſſous de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colere, & dit : allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant : Claire, Claire ! un bon ſouper à ton maître, car je lui

„ pere ont fait à St. Preux tout le mal qu'ils pouvoient „ lui faire : il n'en a plus rien à craindre, il ne les hait „ plus, il les plaint. Le Baron de ſon côté ne le craint „ plus ; il a le cœur bon, il ſent qu'il lui a fait bien „ du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils feront fort bien „ enſemble, & ſe verront avec plaiſir. Auſſi dès cet inſ- „ tant, je compte ſur lui tout-à-fait.

vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir couvert

encore de ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (5), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits.

(5) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

jours aux dépens des nôtres ! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi-bien que la ſerpette & la houe ; en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſurement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſ-

qu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

Le lieu d'aſſemblée eſt une ſalle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait

(6) Si de-là nait un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelquefois ? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux ; Les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens, dont on ſort plus

fait bon feu. La piece eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajouter des capuchons de ferblanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté.

plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

pation, l'idée de délaſſement, d'accord, de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes. Ce concert de voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſon quelconque, & qu'y pouvons-nous ajouter ſans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des ſons harmonieux ? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit poſſible ; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du ſoir auſſi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit

affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſéverement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mde. de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt

accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée ; chacun boit à la ſanté du vainqueur & va ſe coucher content d'une journée paſſée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne ſeroit pas fâché de recommencer le lendemain, le ſurlendemain, & toute ſa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX

A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos ſoins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que

vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur: je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaître. O mon bienfaicteur! ô mon pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu; graces au Ciel, graces à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de

notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'eſt ma derniere faute; je m'en ſens déjà ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſçûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'aîné des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai deſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il

ſaloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir : mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le vôtre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans j'avois jetté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpece de ſyſtême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſyſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le développement ; car tout conſiſte à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la ſociété.

J'ai recouvré ma raiſon par vos ſoins ; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher ; l'avenir le plus charmant ſe préſente à

moi ; ma ſituation devroit être délicieuſe, mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami ; c'eſt moi qui dois pour ainſi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe ! Ah ! ſi je puis voir un jour Edouard heureux ; ſi ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne plus nous ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire ? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

rai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inſtant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenſes dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un ſéjour ſi chéri pour ſuivre un bienfaiteur, un ſage, qui, feignant d'avoir beſoin de mes ſoins, mettoit le ſuccès des ſiens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil ſacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paſſion malheureuſe, je conſacrois l'autre à la juſtifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut ſi longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faiſois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendriſſement des adieux, & nous voulions partir ſans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en

mes fautes me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté ; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſin du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſouper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes aſſez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient

la paix de l'innocence aux tranſports d'un amour partagé : je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre. La douce vapeur de l'eſpérance enivroit mon cœur. Une extaſe, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés. Ah ! ſur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouiſſoit d'un ſort comparable au mien ?.... Et je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la triſteſſe oſoit approcher de moi !.... que ſerai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ?.... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur !.... Je pleurois alors ?.... Tu pleurois ?.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer.... Que n'eſt-elle morte ! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux ; j'oſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe, mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve

& reçoit mon pur hommage.... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre.... Mais elle vit : elle eſt heureuſe !..... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter ! ..... Elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes der-

niers ſoupirs. Je revis cette ſcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mere! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait, ſans vous il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit ſa tendre mere.... il faut remplir ſon ſort.... Dieu eſt juſte.... tu ſeras mere à ton tour.... elle ne put achever.... Je voulus lever les yeux ſur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à ſa place; je la vis, je la reconnus, quoique ſon viſage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de ſueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur ſe diſſipe, l'épuiſement me rendort; le même ſonge me rend les mêmes agitations; je m'éveille

& me rendors une troiſieme fois. Toujours ce ſpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut ſi forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, ſans ſavoir ce que je faiſois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crépuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre bruſquement dans celle d'Edouard : j'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine : C'en eſt fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur.

A l'inſtant, il me reconnoit; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confuſion que vous pouvez concevoir.

Il me fit aſſeoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il ſçut de quoi il s'agiſſoit, il voulut tourner la choſe en plaiſanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſez durement; ſi j'avois pris pour mon laquais le quart des ſoins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il eſt trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne ſuis plus rien. Il ſourit, & m'embraſſa. Tranquilliſez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous ſerez raiſonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de converſation, il me propoſa de partir. J'y conſentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaiſe, Milord dit un mot à l'oreille au poſtillon & nous partîmes.

Nous marchions ſans rien dire. J'étois ſi occupé de mon funeſte rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas beſoin d'explication. Allez, viſionnaire, ajouta-t-il en me ſerrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais ſur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiſſu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis ſans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maiſon. Quel perſonnage allois-je faire? Comment oſer me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ri-

dicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Eliſée. N'en voyant ſortir perſonne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut poſſible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, ſans qu'il me fût poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellemen changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En ſon-

geant que je n'avois qu'une haye & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voilà, chére couſine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors non-ſeulement Milord eſt content de moi; mais que je le ſuis encore plus moi-même qui ſens mon entiere guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affir-

mai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, couſine, il eſt levé pour jamais ce voile dont ma raiſon fut long-tems offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chéres que jamais, mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivâmes avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'eſpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi long-tems le repos du plus grand des hommes! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas beſoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaiſir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eſt que de toute la maiſon je ſuis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureuſement paſſé les Alpes ; moi, j'ai ſongé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous : mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mere ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ſes douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage; car il y a long-tems que vous passez votre vie à vous reprocher le jeur de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de vous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroit pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc! je ne me suis pas moquée de vous alors;

mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaiſir de vous mettre en colere, je ne puiſſe pas rire de ſi bon cœur.

Malheureuſement, il y a pis encore ; c'eſt que j'ai gagné toutes vos terreurs ſans me raſſurer comme vous. Ce rêve a quelque choſe d'effrayant qui m'inquiete & m'attriſte malgré que j'en aye. En liſant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finiſſant, j'ai blâmé votre ſécurité. L'on ne ſauroit voir à la fois pourquoi vous étiez ſi ému, & pourquoi vous êtes devenu ſi tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus triſtes preſſentimens juſqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geſte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé ſans raiſon, vous vous êtes raſſuré de même ; mais vous m'avez tranſmis la frayeur que vous n'avez plus, & il ſe trouve qu'ayant eu de la force une ſeule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un ſerrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie ſans trembler de la perdre. A

chaque inſtant je crois voir ſur ſon viſage la pâleur de la mort, & ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile ! ce voile ! ... Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi long-tems parlé de philoſophie, vous vous êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroit par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés ; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre con-

verſation dans l'Eliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

J'ECRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à-vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frere, en ami; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma con-

dame & mes filles, vous m'aurez assez loué. J'ai raison de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systèmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espece, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un songe avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi ! vous allez décider du sort de votre ami & vous songez à vos anciennes amours ! sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade ; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme ! tout conſpire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même ; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en

manquer ne nuiſit tant au peu que j'
ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? (
ſont vos leçons, vos lumieres ? Que c
viendrai-je ſans vous ? Dans ce mome
de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de r
vie pour vous avoir ici durant huit jou

Je me ſuis trompé dans toutes m
conjectures ; je n'ai fait que des fau
juſqu'à ce moment. Je ne redoutois q
la Marquiſe. Après l'avoir vue, effra
de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'
forçois d'en détacher tout-à-fait l'a
noble de ſon ancien amant. Charmé
le ramener du côté d'où je ne voy
rien à craindre, je lui parlois de Lau
avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m
voit inſpirée ; en relâchant ſon plus fo
attachement par l'autre, j'eſpérois
rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet ;
outra même la complaiſance, & voula
peut-être punir mes importunités par
peu d'allarmes, il affecta pour Laure e
core plus d'empreſſement qu'il ne croy
en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hu
Son empreſſement eſt toujours le mêm
mais il n'affecte plus rien. Son cœ
épu

épuiſé par tant de combats s'eſt trouvé dans un état de foibleſſe dont elle a profité. Il ſeroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la paſſion qui la conſume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée ſans être touché de ſon air & de ſa figure ; une impreſſion de langueur & d'abattement qui ne quitte point ſon charmant viſage, en éteignant la vivacité de ſa phyſionomie, la rend plus intéreſſante, &, comme les rayons du ſoleil échappés à travers les nuages, ſes yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modeſtie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la juſtification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puiſſent reſter ſans riſque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le ſens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en ſongeant juſqu'où ſon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eſt & ce qu'il ſe doit. Je

tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faſſe braver encore les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomſton faire un tel mariage !... vous concevez !..... ſous les yeux de ſon ami !.... qui le permet !.... qui le ſouffre !.... & qui lui doit tout !... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire ? Comment me comporter ? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque tems ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales : à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide ; quand on eſt dans

ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il eſt plus fort que moi de raiſonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la diſpute.

Il paroit d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien avec tant de ſupériorité à tous égards un homme eſt rabaiſſé par un moment de foibleſſe! le grand, le ſublime Edouard a peur de ſon ami, de ſa créature, de ſon éleve! il ſemble même, par quelques mots jettés ſur le choix de ſon ſéjour s'il ne ſe marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir & ſuivrai par-tout mon bienfaiteur! ſi j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe & devient preſque inattaquable : au lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité, & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne déſeſpere pas du ſuccès. Ce moyen paroit cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien peſé, je crois rendre ſervice à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer ſon ancienne ignominie ? Mais quelle peut être grande en demeurant ce qu'elle eſt ! Si je connois bien cette étrange fille, elle eſt faite pour jouir de ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il m'en reſte une de la part du Gouvernement

à cauſe de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrêmité, & au défaut de tout autre : quoi qu'il en ſoit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O reſpectable Wolmar ! je ſuis jaloux de votre eſtime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puiſſe vous écrire Edouard, quoi que vous puiſſiez entendre dire, ſouvenez-vous qu'à quelque prix que ce puiſſe être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Piſana* ne ſera Ladi Bomſton.

Si vous approuvez mes meſures, cette lettre n'a pas beſoin de réponſe. Si je me trompe, inſtruiſez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adreſſe par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le ſeul ſecret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux couſines : ſi j'oſois me fier davantage à mes lumie-

res, vous-même n'en ſauriez jamais rien (1).

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie ſembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cauſe de lui. Ce n'eſt pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'eſt mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir juſqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix,

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troiſieme de la ſixieme partie, il faudroit ſavoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord réſolu de les ajouter à ce recueil. En y repenſant, je n'ai pu me réſoudre à gâter la ſimplicité de l'hiſtoire des deux amans par le romaneſque de la ſienne. Il vaut mieux laiſſer quelque choſe à deviner au lecteur. (a)

(a) *Les Aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

parce que c'eſt ordinairement l'heure où la poſte paſſe.

Tu es priſe, pauvre couſine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire ſi folle, ou plutôt ſi ſage, n'a pu l'être juſqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu? Chére amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il

(1) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation genevoiſe remarquée par Mde. d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la ſixieme partie.

ſoloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres ; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc ! ce courrier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! Je te vois déjà ſourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait deſirer ; car elle reſpire une ſi.... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſurement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette lettre, il en eſt venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le

lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véſuve..... Conçois-tu, ma chére, ce que cette vue a de ſi attrayant? Revenus à Rome, Claire, penſe, imagine.... Edouard eſt ſur le point d'épouſer.... non, graces au Ciel, cette indigne Marquiſe; il marque, au contraire, qu'elle eſt fort mal. Qui donc?.... Laure, l'aimable Laure; qui.... mais pourtant.... quel mariage! .... Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui

nante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il eſt vrai ; mais me ſuis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de ſacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a ſçu remonter au premier degré de l'honneur ; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe : que lui faut-il de plus pour nous reſſembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refuſant de l'honorer ?

Hé bien, couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on

a de peine à ſecouer ſon joug ! toujours elle nous porte à l'injuſtice : le bien paſſé s'efface par le mal préſent ; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma couſine. Il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami.... Non, m'a-t-il dit ; il a fait ſon devoir ; il le fera, je le ſais ; je ne puis rien vous dire de plus ; mais St. Preux eſt un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ſerez contente.... Claire, il eſt impoſſible que Wolmar me trompe, & qu'il ſe trompe. Un diſcours ſi poſitif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes ſcrupules ne venoient que de fauſſe délicateſſe, & que ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Ladi Bomſton & revenons à nous. Ne ſens-tu point trop en liſant cette lettre que nos amis re-

viendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien ? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri ? De le voir tous les jours ? De loger ſous le même toit ? Et ſi mes erreurs ne m'ôterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer ! c'eſt mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triſte autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui ſont en danger. Claire ! Claire ! tu te moquois de l'amour une fois ; mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits,

tu te croyois au-deſſus de ſes atteintes: Il ſe venge; & rit à ſon tour. Apprends à te défier de ſa traîtreſſe joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chére amie, il eſt tems de te montrer à toi-même; car juſqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée ſur ton caractere, & n'as pas ſçu t'eſtimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux diſcours de la Chaillot; ſur ta vivacité badine elle te jugea peu ſenſible: mais un cœur comme le tien étoit au-deſſus de ſa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vu tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens

que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité ? L'amitié te ſauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi ſeule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſe ; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te ſerois reprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir aſſez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton hiſtoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple, que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes raiſons d'indulgence. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver ?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſçu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi long-tems n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-

247059

tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chére; je me ſuis peu allarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtére, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Eliſée je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & rêveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

re : tu me vois en devoir & qui l'aimes : tu me connois & fais d'autres regles que les jugemens publics, ton premier homme est celui que te rend ta conscience. & c'est celui-là qu'il s'agit de contenter.

Vois-tu bien quel est ton tort en toute cette affaire ? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent ; mais avec toute ton humeur altière, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie ! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'est la fausse honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur ainsi

(3) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres ? Par une raison fort simple ; c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? N'annoblit-t-il pas tous leurs ſentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes ? Ah ! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'eſt-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime ? N'as-tu pas toute la ſienne ? Ne feras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perſonne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrêtent. Démentir une reſolution priſe & déclarée, donner un ſucceſſeur au défunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer

un aventurier ; car les ames baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime ou de l'aimer ſans l'épouſer ? Voilà le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au défunt eſt de reſpecter aſſez ſa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des ſentimens d'honneur eſt

quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de transformer une amie en maîtreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma part. Je te propoſe donc de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour, ſans myſtere, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah! couſine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & qui ſe confondent depuis ſi long-tems dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il eſt poſſible, ne ſoyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu ſerviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en ſerai plus ſûre de mes propres ſentimens, quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt, qu'à quelque prix que ce ſoit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car,

à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouſe pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant ; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi : car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, couſine, un mot de tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne ſais plus vivre ſi long-tems ſans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là diſ-

penſe-toi de l'y chercher plus long-tems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne ſais plus comment tout va; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus

vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embraſſe mon grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa maman; j'embraſſe tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.

agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne ſeras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il

eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du ſeigneur & maître.

Mon pere a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embraſſer la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui même ? .... Jamais, jamais ! .... il ſe fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, couſine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux pas venir

à Lauſanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

A Merveille, ſœur prêcheuſe ! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons : ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphraſe de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits ; il vaut mieux ſuivre ma tête ; & puis, pour

r ; car les ames baſſes, tou
ues de titres flétriſſans, ſau
ouver celui-ci. Voilà donc
r leſquelles tu aimes mieux te
n penchant que le juſtifier,
s feux au fond de ton cœur
lre légitimes ? Mais, je te
nte eſt-elle d'épouſer celui
ou de l'aimer ſans l'épou
e choix qui te reſte à faire.
ue tu dois au défunt eſt de
a ſa Veuve pour lui donner
ıtôt qu'un amant, & ſi ta
force à remplir ſa place,
rendre encore hommage à
de choiſir un homme qui

négalité, je croirois t'offen
attre une objection ſi fri
u'il s'agit de ſageſſe & de
rs. Je ne connois d'inéga
rante que celle qui vient
ou de l'éducation. A quel
parvienne un homme imbu
baſſes, il eſt toujours hon
er à lui. Mais un homme
es ſentimens d'honneur eſt

H é
l'égal de tou
rang où il ne
étoit l'avis d
fut queſtion d
famille eſt ho
jouit de l'eſtime
Avec cela fût-il
encore ne faudroi
vaut mieux dérog
vertu, & la femm
plus reſpectable q
Prince.

J'entrevois bien
pece d'embarras da
déclarer la premiere
le ſentir, pour qu'il
faut que tu le lui pe
des juſtes retours de
coûte ſouvent au plu
mortifiantes. Quant
je te la pardonne ;
qu'elle me paroitroi
prenois ſoin de la le
comptes aſſez ſur t
que ce ſera ſans t
mon côté je comp
pour m'en charge

voir. La fuir eſt un égard que lui
it d'honnêtes femmes ; elle auroit
à ſouffrir avec nous.

oute. Ton cœur te dit que ce ma
ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce
e dire qu'il ne ſe fera point ?.... No-
ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa
e ?.... Dans la lettre que tu dis qu'il
crit ?.... Et tu dis que cette lettre eſt
t longue ?.... Et puis vient le diſ-
ars de ton mari.... il eſt myſtérieux ;
n mari !.... vous êtes un couple de fri-
ons qui me jouez d'intelligence ; mais....
on ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici
ort néceſſaire... ſur-tout pour toi qui
s vu la lettre.... ni pour moi qui ne
'ai pas vue.... car je ſuis plus ſûre de
on ami, du mien, que de toute la phi-
oſophie.

Ah ça ! ne voilà-t-il pas déjà cet
mportun qui revient, on ne ſait com-
nent ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne
ncore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre,
l faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas
aire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays
es chimeres. Si tu n'avois pas été Julie,

n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaiſoit avec tant de peine que pour ſe faire appaiſer plus long-tems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot & j'obſervois notre Philoſophe. A ſon air humblement fier & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit ſi furieux que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence, je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir? Moi, je troublai la muſique, il falut danſer, je fis danſer le Philoſophe, on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer

j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe ; s'il eſt près, je ne ſuis que folle ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille, juſqu'à ce que je t'aye vue bien remiſe & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis ſans le ſavoir un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit ont plus fait que tes plaiſanteries, & je t'ai vu ſi bien argumenter à table

Voilà toute ma confeſſion, couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne, que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah ça! revenons à préſent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu de-

vois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait.... tu pouvois pourtant faire mieux encore.... Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans !. elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve ? C'eſt de me faire imaginer la lettre en queſtion .... cette lettre ſi .... cent fois plus ſi, qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je liſois le tout à mon aiſe, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raiſins ſont trop verds ; on me retient deux

ce pays & de ſes habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaiſies, & le mari m'a preſque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou ſix jours à reſter ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter ſur un ſecond tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD

A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme eſt ſûr; mais moi je ne le ſuis gueres, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que pour contenter ſa reconnoiſſance & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner

artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités ſans vertu ! que d'amour ſans honneur ! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien ; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître ; mais dans des lieux où l'on ſait honorer la vertu par-tout où elle eſt ; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite. Car ſi pour vivre à Clarens

il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le deſirois ; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite ; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſinon par mes diſcours, au moins par mes ſoins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper ; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon ; je réſolus

de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance; je ſçus qu'il voyoit Laure en ſecret; je remarquois entre eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la ren-

doit point gaie. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards, mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de ſon cœur, je la voyois jetter ſur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit ſuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le myſtere fut pouſſé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer? N'avois-je réchauffé qu'un ſerpent dans mon ſein? Juſqu'où n'oſois-je point porter mes ſoupçons & lui rendre ſon ancienne injuſtice? Foibles & malheureux que nous ſommes, c'eſt nous qui faiſons nos propres maux! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, ſi les bons ſe tourmentent encore entre eux?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chére. Je me propoſois d'avoir une ex-

plication avec elle avant la concluſion ; mais je voulois attendre juſqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciſſemens poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ſes fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois, & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la

la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourmens (1) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis ſur elle, & ſentis mes bleſſures prêtes à ſe rouvrir; la raiſon vainquit encore, mais j'euſſe été le dernier des hommes de ſonger au mariage, tandis qu'une femme qui me fut ſi chére étoit à l'extrêmité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne puſſe réſiſter au deſir de la voir, me propoſa le voyage de Naples, & j'y conſentis.

Le ſurlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquiſe eſt morte ! Plût à Dieu ! reprit-il

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

te. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raiſon ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je ſondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la généroſité qui eſt inſéparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au ſacrifice qu'elle vient de faire. L'aſſurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre eſtime. Elle a fait ſon devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec tranſport, il me dit en me ſerrant contre ſa poitrine : Ami, je lis dans le ſort commun que le Ciel nous envoye la loi commune qu'il nous preſcrit. Le regne de l'amour eſt paſſé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que ſa voix ſacrée, il ne connoit plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choiſis le ſéjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions enſemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un aſyle, en quelque lieu que ce

puiſſe être, je te ſuivrai par-tout. J'en fais le ſerment ſolemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ſes yeux. J'oubliai la Marquiſe & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conſerve un ami ? Je vis auſſi par le parti qu'il prit ſans héſiter dans cette occaſion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'oſai croire, par le vœu qu'il fit de ſi bon cœur de reſter attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ſes anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui, cher Wolmar, il eſt digne d'élever des hommes, & qui plus eſt, d'habiter votre maiſon.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquiſe ; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Juſqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à ſa naiſſance envers ſon eſpece, envers ſon pays, & j'avois réſolu de me marier, moins par inclina-

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, couſine, à la charge de ce ſéjour. Le plus grave eſt qu'il me donne envie d'y reſter. La ville eſt charmante, les habitans ſont hoſpitaliers, les mœurs ſont honnêtes, & la liberté, que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'ont

pourtant qu'un pays ! pour moi, je ſens que ſi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oſerois pourtant pas trop dire à préſent :

Rome n'eſt plus à Rome, elle eſt toute où je ſuis ;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome ? Reſtons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets ſi voiſins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte : il paſſe toute la journée à politiquer avec les Magiſtrats dans la joie de ſon cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuye pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

entretiens ; c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en ſeroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Miniſtres des grandes Cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fierement ſur notre grand orgue (2) à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiſſes & Genevois qui ſe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eſt maſculin au ſingulier, féminin au pluriel, & s'employe également dans les deux nombres ; mais le ſingulier eſt plus élégant.

Je ne te dirai rien non plus . . . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Genevois eſt de tous les peuples du monde celui qui cache le moins ſon caractere, & qu'on connoit le plus promptement. Ses mœurs, ſes vices mêmes ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon, & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il eſt. Il a de la généroſité, du ſens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à ſa ſituation qui le lui rend néceſſaire; car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fiere liberté leur paroit ignoble; ils ſe forgent des fers d'argent,

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par-deſſus la tête, je ne ſais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre choſe, ſi ce n'eſt quand mon pere n'eſt pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'eſt nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays ſont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bientôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légereté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant

la

tendres, les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles, & cette ſenſibilité donne, même aux plus honnêtes un tour d'eſprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Genevoiſes ſeront Genevoiſes, elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoiſes, & alors les Françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Ainſi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il diſparoit avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'eſt plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable eſprit eſt preſque dans le même cas. N'eſt-ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'adreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes, & s'ils ont beſoin d'art pour ſe faire écouter, nous en faut-il moins pour ſavoir ne les pas entendre? N'eſt-ce pas eux qui nous délient l'eſprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la ripoſte (5), &

(5) Il faloit *riſpoſte*, de l'italien *riſpoſta*, toutefois *ripoſte*, ſe dit auſſi, & je le laiſſe. Ce n'eſt au reſte qu'une faute de plus.

nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même qui ne fais ſemblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruſe & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a perſifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ſerois en reſte ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en ſongeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle eſt ſi careſſante, me diſoit-il, que je ne ſais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raiſon que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve

ſi fort mon amie que je n'oſe être ſon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domeſtique y eſt agréable & douce ; on y voit des maris complaiſans & preſque d'autres Julies. Ton ſyſtême ſe vérifie très-bien ici. Les deux ſexes gagnent de toutes manieres à ſe donner des travaux & des amuſemens différens qui les empêchent de ſe raſſaſier l'un de l'autre, & font qu'ils ſe retrouvent avec plus de plaiſir. Ainſi s'aiguiſe la volupté du ſage : s'abſtenir pour jouir, c'eſt ta philoſophie ; c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Malheureuſement cette antique modeſtie commence à décliner. On ſe rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout eſt mêlé de bien & de mal ; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non-ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manieres des autres peuples ; il parle avec

facilité toutes les langues ; il prend ſans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-ſenſible, ſur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de ſa petiteſſe que fier de ſa liberté, il ſe fait chez les nations étrangeres une honte de ſa patrie ; il ſe hâte, pour ainſi dire, de ſe naturaliſer dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le ſien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, ſans doute, effacer par ſon déſintéreſſement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant eſtimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer ſon pays de ſon propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens ſerviles & bas ; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'eſclavage perſonnel ne lui eſt pas moins odieux que l'eſclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il ſupporte auſſi peu la ſervitude, &

ments. C'eſt après demain que s'embar-
que la bande joyeuſe dans un joli Briganſ-
tin appareillé de fête ; car nous avons
choiſi l'eau à cauſe de la ſaiſon, & pour
demeurer tous raſſemblés. Nous comp-
tons coucher le même ſoir à Morges, le
lendemain à Lauſanne (6) pour la céré-
monie, & le ſurlendemain.... tu m'en-
tends. Quand tu verras de loin briller des
flammes, flotter des banderolles, quand
tu entendras ronfler le canon ; cours par
toute la maiſon comme une folle, en
criant : armes ! armes ! Voici les enne-
mis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la diſtribution des lo-
gemens entre inconteſtablement dans
les droits de ma charge, je veux
bien m'en déſiſter en cette occaſion.
J'entends ſeulement que mon pere
ſoit logé chez Milord Edouard à
cauſe des cartes de géographie, &
qu'on acheve d'en tapiſſer du haut
en bas tout l'appartement.

(6) Comment cela ? Lauſanne n'eſt pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu ſuppoſer que tous ces jolis arrangemens ne ſeront point contrariés par le vent.

témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ſerions toujours eſtimés, ſans doute; mais nous aurions ceſſé de nous voir, de nous écrire; nous nous ſerions efforcés de ne plus penſer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-tems reproché, voilà le point où nous en ſommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déjà parcourue! Oſons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

xposer à tout ce qui peut réveiller en
des passions mal éteintes ; il va s'en-
er dans les piéges qu'il devroit le plus
outer. Il n'y a pas un rapport dans
tuation qui ne dût le faire défier de sa
e, & pas un qui ne l'avilît à jamais
étoit foible un moment. Où est-elle
, cette grande force d'ame à laquelle
e tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jus-
i qui lui réponde de l'avenir ? Le
elle à Paris de la maison du Colonel ?
e elle qui lui dicta l'été dernier la
de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé
iver des charmes d'un autre objet
l prin tems des frayeurs d'un rêv
l vain cu pour elle au moins une
espé rer de se vaincre sans ces
quand le devoir l'exige, co
assions d'un ami ; mais les f
s ! sur la plus belle m
tre qu'il doit penser mod
on !
ser ! supporte un état vic
vi sa Six mois, un an n
ais p terme & l'on
i cet état doi
le supp
Tom

crifions la modeſtie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'eſt pas fait pour le célibat ; & il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la nature n'amene pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi ! Voyons en d'autres pays ces téméraires qui ſont vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils ſe diſent ſaints & ſont déshonnêtes ; leur feinte continence n'eſt que ſouillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaiſſent au-deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être ſincerement vertueux ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme ſans s'en impoſer de nouveaux. Voilà,

(1) Quelques hommes ſont continens ſans mérite, d'autres le ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres catholiques ne ſoient dans ce dernier cas : mais impoſer le célibat à un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les loix & les Magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

répondre de vous & de vos
; car ſi l'inégalité que le ſort
tre l'un & l'autre vous ôte le
vous propoſer vous-même, elle
ncore moins que ce droit vous
ndé ſans ſavoir quel uſage vous
ez faire.

mois toute votre délicateſſe, &
avez des objections à m'oppo-
ſais qu'elles ſeront pour elle bien
e pour vous. Laiſſez ces vains
les. Serez-vous plus jaloux que
e l'honneur de mon amie? Non,
ue cher que vous me puiſſiez être,
aignez point que je préfere votre
ét à ſa gloire. Mais autant je mets
rix à l'eſtime des gens ſenſés, au-
a multitude qui ſe laiſſe éblouir par
faux éclat, & ne voit rien de ce
eſt honnête. La différence fût-elle
nt fois plus grande, il n'eſt point de
ng auquel les talens & les mœurs
ayent droit d'atteindre, & à quel ti-
e une femme oſeroit-elle dédaigner
our époux celui qu'elle s'honore d'a-
voir pour ami? Vous ſavez quels ſont

qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien; mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MDE. DE WOLMAR.

JULIE! une lettre de vous!.... après ſept ans de ſilence.... oui, c'eſt elle; je le vois, je le ſens: mes yeux méconnoiſſoient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous ſouvenez de mon nom! vous le ſavez encore écrire!.... En formant ce nom (1) votre main n'a-t-elle point tremblé?.... Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme,

(1) On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'adreſſe.

le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop punir la dernière. Vous vous trompez. Je me tiens bien; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous ſert mieux

femme & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premières & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siecles entiers, le doux tems de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre cousine.

Chere amie, il faut l'avouer ; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette pas-

de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eſt la différence de l'effet qu'ont produit ſur moi vos attraits & les ſiens. Ce premier, cet unique amour qui fit le deſtin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né ſans que je m'en fuſſe apperçu; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis ſans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne ſais plus où je ſuis. Au contraire, je vois, je ſens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'eſt, j'éprouve des tranſports paſſagers & ſans ſuite, je m'emporte un moment, & ſuis paiſible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaiſſeau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de ſes charmes ne leur prête point ſon illuſion; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'eſt preſque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conſtamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eſt vrai qu'elle

je présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez : elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidèlement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E formai l'mio tempo a mezzo gli anni (a).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour

(a) Ma carriere est finie au milieu de mes ans.

ne pas m'expoſer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'eſt-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir quand je ſuis digne d'y reſter ? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles ? Que ne lui diſiez-vous, laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je ſuis tranquille ; où fuirai-je ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les tems, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi mon

imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſureté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé ; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore, la paix, la ſérénité ſuccedent au trouble des paſſions ; mon cœur toujours formé ſur le vôtre aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une trêve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous allarment ; vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ; vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humi-

lient ! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir ? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect ? Je pourrois être aſſez lâche... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne ſeroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet aſyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui ? moi, Julie, moi ?... ſi tard ?.. ſous vos yeux ?.... Chére amie, ouvrez-moi votre maiſon ſans crainte ; elle eſt pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois ſon ſimulacre auguſte, & ne puis

ſervir qu'elle auprès de vous. Je ne ſuis pas un ange, il eſt vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas reſſembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit ſonger, le ſeul dont je m'occuperois ſi j'oſois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bienfaiſante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux tréſor qui ſoit au monde après vous, vous faites plus, s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant je crois vraiment être homme de mérite ; car je ſuis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel ! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez ; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable couſine ſoit aimée ; elle doit l'être comme vous, je le ſais ;

le ſera-t-elle ? Le peut-elle être ? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû ? Ah ! ſi vous vouliez m'unir avec elle que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner ! un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſçut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder ; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ſe-

rai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe ? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe ? Je ſerois malheureux par ſes peines ſans être heureux par ſes bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité ; mon cœur, mon cœur ſeul empoiſonneroit tout cela, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur.

Si mon état préſent eſt plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaiſirs que j'y goûte me ſeroient ôtés. Son humeur badine peut laiſſer un aimable eſſor à ſon amitié, mais c'eſt quand elle a des témoins de ſes careſſes. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'eſt quand votre préſence me diſtrait de

vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-tête, c'eſt vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous ſongeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié ſe reſſerre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces ſouvenirs trop charmans ne ſeroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oſeroit donc plus s'épancher dans le ſien, il ſe fermeroit à ſon abord. N'oſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Eſt-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Eſt-ce là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter?

Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit soutenir ! Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chére amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéan-

l'anéantiſſement où je ſuis tombé ; de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſtence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti, ſans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder ; content de paſſer ma vie entiere, comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (2) & douce qui tempere l'auſtérité de la ver-

(2) Il a dit préciſément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroit dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ti & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſurement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y

rouve avec toute la prudence de la ver-
u, les ſcrupules d'une ame craintive qui
: fait un devoir de s'épouvanter, &
oit qu'il faut tout craindre pour ſe ga-
ntir de tout. Cette extrême timidité a
n danger ainſi qu'une confiance exceſ-
e. En nous montrant ſans ceſſe des
nſtres où il n'y en a point, elle nous
iſe à combattre des chimeres, & à
e de nous effaroucher ſans ſujet, elle
tient moins en garde contre les pé-
véritables & nous les laiſſe moins diſ-
r. Reliſez quelquefois la lettre que
rd Edouard vous écrivit l'année der-
au ſujet de votre mari; vous y
erez de bons avis à votre uſage à
d'un égard. Je ne blâme point vo-
évotion, elle eſt touchante, aimable
uce comme vous, elle doit plaire à
mari même. Mais prenez garde
force de vous rendre timide & pré-
nte elle ne vous mene au quiétiſme
ne route oppoſée, & que vous mon-
Par-tout du riſque à courir, elle ne
empêche enfin d'acquieſcer à rien.
amie, ne ſavez-vous pas que la
eſt un état de guerre, & que pour

y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occaſions, c'eſt mériter d'y ſuccomber ; les fuir avec trop de ſoin, c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes ; mais dans quelque ſituation que me place déſormais la Providence, j'ai pour ſureté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ſerai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre ; j'ai ſenti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire ; après de telles comparaiſons, on n'héſite plus ſur le choix ; tout juſqu'à mes fautes paſſées m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers & ſur la direction des êtres qui le

ſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes ; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent ſervir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens là, Dieu même ne ſeroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun ſens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion, mais d'avoir mis à ſa place une chimere. Ils commencent par ſuppoſer que tout être intelligent eſt purement paſſif, & puis ils déduiſent de

[illegible] Cette ac-
[illegible] à la
[illegible] & dé-
[illegible] de l'E-
[illegible] devoir
[illegible] Dieu ? Quelque
[illegible] j'en
[illegible] & j'ai-
[illegible] ou
[illegible] ou malfai-
[illegible] pas que le vase
[illegible] pourquoi m'as-tu fait
[illegible] si le potier
[illegible] qu'il l'a
[illegible] mais s'il s'en
[illegible] pas propre à
[illegible] il ne l'auroit pas
[illegible] tort de lui dire,
[illegible] ?

[illegible] que la priere soit
[illegible] A Dieu ne plaise que je m'ôte
[illegible] contre mes foiblesses. Tous
[illegible] qui nous éle-
vent à Dieu nous portent au-dessus de
nous-mêmes ; en implorant son secours
nous apprenons à le trouver. Ce n'est
pas lui qui nous change, c'est nous qui

nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on ſe le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente ſa force en reconnoiſſant ſa foibleſſe. Mais ſi l'on abuſe de l'oraiſon & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raiſon; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui ſommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le ſavez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égare-

(5) Notre galant Philoſophe après avoir imité la conduite d'Abelard ſemble en vouloir prendre auſſi la doctrine. Leurs ſentimens ſur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette héréſie, trouveront qu'il eût mieux valu perſiſter dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne penſe pas ainſi. C'eſt un petit mal de ſe tromper; c'en eſt un grand de ſe mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant ſur le danger des fauſſes maximes de morale. Mais il faut laiſſer quelque choſe à faire au lecteur.

ment commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcetiques ; ſavez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe : vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (6), mais vous liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſeniſtes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

il a fini, déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chére & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avez le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas, elle appartient à vous ſeule. O vous, qui fîtes toujours mon ſort, ne ceſſez point d'en être l'arbitre, peſez mes réflexions, prononcez ; quoique vous ordonniez de moi, je me ſoumets, je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſi-

que mon cœur a ſi bien ſenti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſurvit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir comme vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la fierne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui ſuffit pour la préférer. Ainſi croyez que loin d'être dans la diſpoſition bizarre où vous me ſuppoſez, celle où je ſuis eſt directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le ſavez, entre pour beaucoup dans les raiſons que j'ai de vous deſirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, ſouvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de

joie

joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur

suis environnée de tout
esse, tout l'univers est ici
jouis à la fois de l'attache-
pour mes amis, de celui
ndent, de celui qu'ils ont
utre; leur bienveillance mu-
ent de moi ou s'y rapporte;
rien qui n'étende mon être,
i le divise; il est dans tout
environne, il n'en reste aucune
oin de moi; mon imagination
rien à faire, je n'ai rien à de-
ntir & jouir sont pour moi la
hose; je vis à la fois dans tout
j'aime, je me rassasie de bonheur
vie. O mort! viens quand tu vou-
Je ne te crains plus, j'ai vécu, je
révenue, je n'ai plus de nouveaux
nens à connoître, tu n'as plus rien à
dérober.

lus j'ai senti le plaisir de vivre avec
s, plus il m'étoit doux d'y compter,
plus aussi tout ce qui pouvoit troubler
plaisir m'a donné d'inquiétude. Lais-
ons un moment à part cette morale crain-
ve, & cette prétendue dévotion que
vous me reprochez. Convenez du moins,

mens dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & déformais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe eſt celle d'être honnête homme & toujours ferme dans ſon devoir; changer quand il change, ce n'eſt pas légereté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma couſine. Depuis ſon retour & le dé-

rendez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouiſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux rênes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ſerai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma cou-

ſine : venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être Philoſophe en m'accuſant d'être dévote ; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut enivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité phi-

loſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement : elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres Philoſophes !..... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez-m'en quelque autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on faſſe ; c'eſt lui qui vous éleve, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas. Pourquoi me ſentant bien née ai-je eu beſoin de cacher ma vie ? Pourquoi haiſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoiſſois que ma force ; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé ; comment font celles qui reſiſtent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai

tout ce prestige disparoit devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede ; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (1) l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de desirer ; toute autre privation seroit plus supportable (2).

(1) Il falloit, *que hors*, & sûrement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence, il paroit qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(2) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrete s'inſinue au fond de mon cœur; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher ne ſuffit pas pour l'occuper; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami; je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuye (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'ima-

---

les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain; ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres fraix?

(3) Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroit le chant du cygne.

en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extaſes des myſtiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un oratoire, je le ſais bien; c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradiſce;
E ſerve a lui chi 'l ſuo dôver compiſce (*a*).

Il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de ſuivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez

(*a*) Le cœur lui ſuffit, & qui fait ſon devoir le prie. *Metaſt.*

miſeres s'évanouiſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole, ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais ameres ni douloureuſes, mon repentir même eſt exempt d'allarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere; ce qui me touche eſt ſa bonté; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs; elle eſt le ſeul que je conçois. Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice ..... il a fait l'homme foible; puiſqu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix! Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te re-

rouver au dernier jugement tel que tu
parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces
idées jettent de douceur sur mes jours &
de joie au fond de mon cœur. En sortant
de mon cabinet ainsi disposée, je me sens
plus légere & plus gaie. Toute la peine
s'évanouit, tous les embarras disparoif-
ent; rien de rude, rien d'anguleux; tout
levient facile & coulant; tout prend à
nes yeux une face plus riante; la com-
laisance ne me coûte plus rien; j'en
ne encore mieux ceux que j'aime &
r en suis plus agréable. Mon mari
me en est plus content de mon hu-
ur. La dévotion, prétend-il, est un
um pour l'ame. Elle égaye, anime &
tient forte dose endort, ou rend furieux,
p prend peu: une
tue; j'espere ne pas aller jusques-là.
Vous voyez que je ne m'offense pas de
tître de dévote autant peut-être que
s l'auriez voulu; mais je ne lui donne
non plus tout le prix que vous pour-
croire. Je n'aime point, par exemple
on affiche cet état par un extérieu
é, & comme une espece d'emp

qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner légement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Evêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder (4)?

(4) Cette objection me paroit tellement solide & sans replique, que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'employerois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems ſur le ſort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres, ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on reprouve ? Quelle charité peut-on conſerver parmi des damnés ? Les aimer ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point à légerement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en

[illegible] que nous. Helas ! il est à plain-
[illegible] quoi sera-t-il puni ? Non,
[illegible] la droiture, les mœurs,
[illegible] la vertu : voilà ce que le
[illegible] qu'il récompense ; voilà
[illegible] que Dieu veut de nous,
[illegible] tous les jours de sa
[illegible] par les œuvres,
[illegible] que d'être homme de
[illegible] c'est l'homme jus-
[illegible] sont les méchans.
[illegible] donc pas étonné, mon ai-
[illegible] ne dispute pas avec vous
[illegible] points de votre lettre où nous
[illegible] pas de même avis. Je sais trop
[illegible] que vous êtes pour être en peine
[illegible] que vous croyez. Que m'importent
toutes ces questions oiseuses sur la liberté ?
[illegible] libre de vouloir le bien par
[illegible], ou que j'obtienne en priant
[illegible], si je trouve enfin le moyen
de bien faire, tout cela ne revient-il pas
au même ? Que je me donne ce qui me
manque en le demandant, ou que Dieu
l'accorde à ma priere, s'il faut toujours
voir que je le demande, ai-je be-
tre éclaircissement ? Trop heu-

r de convenir ſur les points principaux
notre croyance, que cherchons-nous
lelà ? Voulons-nous pénétrer dans ces
nes de métaphyſique qui n'ont ni
ni rive, & perdre à diſputer ſur
nce divine ce tems ſi court qui nous
onné pour l'honorer ? Nous ignorons
s'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle
que cela nous ſuffiſe ; elle ſe fait voir
ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au-
ns de nous. Nous pouvons bien diſ-
r contre elle, mais non pas la mécon-
re de bonne foi. Elle nous a donné
le gré de ſenſibilité qui l'apperçoit &
ouche : plaignons ceux à qui elle ne
pas départi, ſans nous flatter de les
airer à ſon défaut. Qui de nous fera ce
elle n'a pas voulu faire ? Reſpectons
décrets en ſilence & faiſons notre de-
ir ; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre
leur aux autres.

Connoiſſez-vous quelqu'un plus plein
ſens & de raiſon que M. de Wolmar ?
Quelqu'un plus ſincere, plus droit, plus
uſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions,
ui à gagner à la Juſtice divine
de l'ame ? Connoiſſe

vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard, plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa Majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guères ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette

puiſſe lui réſiſter. Ah! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: Non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

qu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe ; mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET A SAINT PREUX.

AH! Monſieur! ah! mon bienfaiſteur! que me charge-t-on de vous apprendre ?..... Madame!..... ma pauvre maîtreſſe.... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre déſolation.... Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire.... il faut courir... je voudrois déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous quand vous ſaurez notre malheur ?

---

de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reſte, l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avoir été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On ſuppoſera ſi l'on veut, que celui de ce tems là y étoit allé paſſer quelques jours.

mere.... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!... elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils..... avec quels transports de joie elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterois-je?.... Ma bonne maîtresse! Ah! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne..... Oh mon cher Monsieur! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve.... Adieu... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

LETTRE

LETTRE X.

A SAINT PREUX.

Commencée par Mad^e. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'EN eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire ! Jamais vous ne la reverrez.... le voile.... Julie n'eſt....

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

J'AI laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous ſeront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plait à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des infortunés m'eſt refuſé dans ma miſere ; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant : l'accident, la fievre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels ; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame,

tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur

les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des

jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglottant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin cauſa dans la maiſon un trouble impoſſible à peindre. Tous les domeſtiques l'un ſur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, ſon jugement ſur l'état de leur maîtreſſe, comme l'arrêt de leur ſort. Ce ſpectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour ſa tête. Il falut les éloigner ſous différens prétextes pour écarter de ſes yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'eſpérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle penſoit ; la préſence de ſa couſine la tenoit en reſpect. Quand il ſortit, je le ſuivis ; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un ſigne que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de ſoin qu'à la malade, de peur que le déſeſpoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de ſervir ſon amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de

tems pour établir un pronoſtic aſſuré, que la nuit prochaine décideroit du ſort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troiſieme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours, & après l'avoir engagée, non ſans peine, à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Mde. d'Orbe & au reſte de la maiſon.

Vers le ſoir Julie obligea ſa couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant ſçu qu'on alloit la ſaigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce diſcours : « Monſieur du Boſſon, quand on croit » devoir tromper un malade craintif ſur » ſon état, c'eſt une précaution d'huma- » nité que j'approuve ; mais c'eſt une » cruauté de prodiguer également à tous » des ſoins ſuperflus & déſagréables, » dont pluſieurs n'ont aucun beſoin. Preſ- » crivez-moi tout ce que vous jugerez » m'être véritablement utile, j'obéirai » ponctuellement. Quant aux remedes » qui ne ſont que pour l'imagination,

» faites-m'en grace; c'eſt mon corps & » non mon eſprit qui ſouffre, & je n'ai » pas peur de finir mes jours mais d'en » mal employer le reſte. Les derniers mo- » mens de la vie ſont trop précieux pour » qu'il ſoit permis d'en abuſer. Si vous ne » pouvez prolonger la mienne, au moins » ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi » du peu d'inſtans qui me ſont laiſſés par » la nature. Moins il m'en reſte, plus » vous devez les reſpecter. Faites-moi » vivre ou laiſſez-moi : je ſaurai bien » mourir ſeule ». Voilà comment cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre.

Je marchois à pas précipités
agitation que je n'avois jamais é
Cette longue & pénible anxiété
voit par-tout ; j'en traînois a
l'insupportable poids. Une idée
fin me déterminer. Ne vous eff
de la prévoir ; il faut vous la

Pour qui eſt-ce que je délibe
pour elle ou pour moi ? Sur q
cipe eſt-ce que je raiſonne, e
ſon ſyſtême ou ſur le mien ?
qui m'eſt démontré ſur l'un ou
tre ? Je n'ai pour croire ce que
que mon opinion armée de quel
babilités. Nulle démonſtration
verſe, il eſt vrai, mais quelle dé
tion l'établit ? Elle a pour croire
croit ſon opinion de même, ma
voit l'évidence ; cette opinion à
eſt une démonſtration. Quel dr
de preferer quand il s'agit d'elle
ple opinion que je reconnois do
ſon opinion qu'elle tient pour dém
Comparons les conſéquences d
ſentimens. Dans le ſien, la di
de ſa derniere heure doit décide
ſort durant l'éternité. Dans le

dont j'aurai à vous parler quelque jour; & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je deſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le tems, ou vous riſquez de reſter ſans amie & de laiſſer vos enfans ſans mere.

Elle me parla de ſon pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre com-

rivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Mad^e. d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle parcouroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à récuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſçu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes allarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquille. Julie de ſon côté

n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavoit ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, couſine ? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit, le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mad^e. d'Orbe

étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui diſoit, ſans répondre. Pour Julie, elle paroiſſoit moins foible que la veille, ſa voix étoit plus ferme, ſon geſte plus animé; elle ſembloit avoir pris la vivacité de ſa couſine. Je connus aiſément à ſon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis auſſi briller dans ſes regards je ne ſais quelle ſecrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cauſe. Le Médecin n'en confirma pas moins ſon jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penſer comme lui, & il ne me reſta plus aucune eſpérance.

Ayant été forcé de m'abſenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec ſoin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs ſur ſa cheminée; ſes rideaux étoient entr'ouverts

trouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tiédes & modérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mysteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à

ſes regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient : ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & allarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne ſais pas, dit-

(1) Ceci n'eſt pas bien exact. Suetone, dit, que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſ-

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-libre de ſoins ; rien ne lui échappoit, elle étoit à la converſation comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de dîner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans déſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eût été dans le ſallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par notre ſanté même dont nous avions beſoin pour la ſervir, toujours montrant le plaiſir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuſer, & mêlant à tout cela un

venu, je n'euſſe pas démêlé ſes vrais ſentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laiſſe à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui ſervirent de tranſitions au Miniſtre pour venir à ſon ſujet; je laiſſe encore ce qu'il lui dit de touchant ſur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé ſur certains points des ſentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, avec celle que la plus ſaine raiſon pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il eſpéroit qu'elle vouloit mourir ainſi qu'elle avoit vécu dans la communion des fideles, & acquieſcer en tout à la commune profeſſion de foi.

Comme la réponſe de Julie étoit déciſive ſur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter preſque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

» té. J'ai pu me tromper dans ma recher-
» che ; je n'ai pas l'orgueil de penſer
» avoir eu toujours raiſon ; j'ai peut-être
» eu toujours tort ; mais mon intention
» a toujours été pure, & j'ai toujours
» cru ce que je diſois croire. C'étoit ſur
» ce point tout ce qui dépendoit de moi.
» Si Dieu n'a pas éclairé ma raiſon au-
» delà, il eſt clément & juſte ; pourroit-
» il me demander compte d'un don qu'il
» ne m'a pas fait ?

» Voilà, Monſieur, ce que j'avois
» d'eſſentiel à vous dire ſur les ſenti-
» mens que j'ai profeſſés. Sur tout le reſte
» mon état préſent vous répond pour
» moi. Diſtraite par le mal, livrée au
» délire de la fievre, eſt-il tems d'eſſayer
» de raiſonner mieux que je n'ai fait
» jouiſſant d'un entendement auſſi ſain que
» je l'ai reçu ? Si je me ſuis trompée
» alors, me tromperois-je moins aujour-
» d'hui, & dans l'abattement où je ſuis
» dépend-il de moi de croire autre choſe
» que ce que j'ai cru étant en ſanté ?
» C'eſt la raiſon qui décide du ſentiment
» qu'on préfere, & la mienne ayant
» perdu ſes meilleures fonctions, quelle

» d'hui que je les ai perdues ; mon ame
» aliénée eſt-elle en état de s'élever à
» lui ? Ces reſtes d'une vie à demi-éteinte, abſorbés par la ſouffrance, ſont-ils
» dignes de lui être offerts ? Non, Monſieur ; il me les laiſſe pour être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il
» veut que je quitte ; je leur fais mes
» adieux pour aller à lui ; c'eſt d'eux
» qu'il faut que je m'occupe : bientôt je
» m'occuperai de lui ſeul. Mes derniers
» plaiſirs ſur la terre ſont auſſi mes der-
» niers devoirs ; n'eſt-ce pas le ſervir
» encore & faire ſa volonté que de rem-
» plir les ſoins que l'humanité m'impoſe,
» avant d'abandonner ſa dépouille ? Que
» faire pour appaiſer des troubles que je
» n'ai pas ? Ma conſcience n'eſt point agi-
» tée ; ſi quelquefois elle m'a donné des
» craintes, j'en avois plus en ſanté qu'au-
» jourd'hui. Ma confiance les efface ; elle
» me dit que Dieu eſt plus clément que
» je ne ſuis coupable, & ma ſécurité re-
» double en me ſentant approcher de lui.
» Je ne lui porte point un repentir im-
» parfait, tardif & forcé, qui, dicté par
» la peur ne ſauroit être ſincere, & n'eſt

» bonheur durant l'éternité. Je compte » pour rien tout ce que je ferai juſqu'à » ce moment. Mon corps vit encore, » mais ma vie morale eſt finie. Je ſuis au » bout de ma carriere & déjà jugée ſur » le paſſé. Souffrir & mourir eſt tout ce » qui me reſte à faire ; c'eſt l'affaire de » la nature : mais moi, j'ai tâché de vivre » de maniere à n'avoir pas beſoin de ſon- » ger à la mort, & maintenant qu'elle » approche, je la vois venir ſans effroi. » Qui s'endort dans le ſein d'un pere n'eſt » pas en ſouci du réveil.

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec *plus* d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu ſurnaturel ; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante ; & s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage, tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel :

ceux que je vois avec le plus de plaiſir ; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-tems qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme en n'en faiſant que la Religion des mourans, & de ſes Miniſtres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, diſoit-il, comme des meſſagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir ſuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air ſévere ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eſt pis encore. Un Catholique mourant n'eſt environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit

croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Egliſe aime à le plonger pour avoir meilleur marché de ſa bourſe. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent juſqu'en l'autre monde l'injuſte inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout oppoſées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triſte, en y mêlant inceſſamment des penſées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils ſauront aſſez bien mourir.

Dans la ſuite de cet entretien, qui fut moins ſerré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit ſcandaliſé. Tout cela tenoit à ce que ſentant ſon état parfaitement déſeſ-

père. Elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'image & funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à notre perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les employe à jouir de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoitra plus; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe,

j'aime, je ſuis aimée, je vis juſqu'à mon dernier ſoupir. L'inſtant de la mort n'eſt rien; le mal de la nature eſt peu de choſe; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres ſemblables ſe paſſoient entre la malade, le Paſteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille; voilà bien des diſcours pour une malade! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en

[illegible] qu'il faloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne sais que dire ce que j'avois pensé, & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité, & presque de la même maniere que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit, comme en pleine santé, douce & caressante : elle parloit avec le même sens, avec la même liberté d'esprit, même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la

regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chére Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouiſſez de mourir ; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons enſemble. Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel ? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui ſavoit aller chercher l'ame ; qui, moi, je veux vous quitter ? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur ? Avez-vous ſitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu.... je le vois.... Arrêtez, dit-elle ; il eſt vrai, je meurs contente ; mais c'eſt de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouſe. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce myſtere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'a-

pas l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre intérêt & à mon bonheur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus. Je vous fais cette de ce que vous ferez à mes prières, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte, j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi! mon pere! ... ce pere ſi tendre... m'abandonner ainſi!.... me laiſſer mourir ſans le voir!.... ſans recevoir ſa bénédiction.... ſes derniers embraſſemens!... O Dieu! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus!... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de

bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'eſt pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance ; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du Miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empreſſement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit inſiſté, diſant qu'il s'agiſſoit d'une bonne

cruelle, mais ſi le Ciel la lui eût conſervée, bientôt il fût ſurvenu du déſordre dans ſa famille. L'appui de ſa mere, quelque foible qu'il fût, eût ſuffi pour la rendre plus courageuſe à réſiſter à ſon pere, & de-là ſeroient ſortis la diſcorde & les ſcandales; peut-être les déſaſtres & le déshonneur; peut-être pis encore ſi ſon frere avoit vécu. Elle avoit épouſé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle ſoutint qu'elle n'auroit pu jamais être auſſi heureuſe avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant ſon amie. Il n'y avoit pas juſqu'à ſes chagrins & ſes peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché ſon cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas, diſoit-elle, quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai verſé de larmes! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions,

qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'auroit coûtés ! Tout se seroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse ! Enfin n'eût-il pas fallu mourir ? Peut-être mourir la derniere de tous ! Peut-être seule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir ; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis, non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire ; je reste avec vous ; en vous laissant tous unis, mon esprit,

ner un convenable au caractere du ſurvenant. Comme ſes converſations en pleine ſanté n'étoient jamais frivoles, elle ne faiſoit alors que continuer à traiter dans ſon lit avec la même tranquillité des ſujets intéreſſans pour elle & pour ſes amis; elle agitoit indifféremment des queſtions qui n'étoient pas indifférentes.

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2)!

(2) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans

[illegible] face-à-face (3). Car enfin ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi [illegible] les sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre eternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponse du Pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ses idées que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere présente, qui lisoit

(3) Cela me paroît très-bien dit : car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême Intelligence ?

quand nous ferons en état de la contempler. Tenerois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je ne sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre ; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le seront donc encore : ne les voir plus (4) seroit une peine, & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de

(4) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir*, j'entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits : mais la raison la conçoit très-bien, & mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

conſoler. Sitôt qu'elle étoit remiſe, elle conſoloit les autres. On voyoit, on ſentoit ſon retour, ſon air careſſant le diſoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, ſa plaiſanterie même étoit touchante ; on avoit le ſourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaiſoit plus, elle étoit plus aimable qu'en ſanté même, & le dernier jour de ſa vie en fut auſſi le plus charmant.

Vers le ſoir elle eut encore un accident, qui bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir longtems ſes enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire ; la maladie eſt dans le ſang.

Se ſentant bien revenue, elle voulut qu'on ſoupât dans ſa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce ſoir là ſans ſe faire appel-

mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reſte du ſouper. Elle ſe trouva même de ſi bonne humeur qu'elle s'aviſa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Eſpagne à ces Meſſieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Eſpagne, & ſourit encore en regardant ſa couſine. J'apperçus auſſi que, ſans faire attention à tout cela, Claire de ſon côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût appe[illegible]u, malgré pluſieurs nuits

de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il fallût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foibleſſe, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah ! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu ſi tard,

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela, ils ſont ce qu'on les fait être.

ce n'étoit pas la peine de commencer ; car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très-ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé ; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en ſanté. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le Médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'oſoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaiſe réponſe la retenoit ; ſon inquiétude étoit ſi vive, qu'elle en paroiſſoit oppreſſée.

Fanchon, enhardie par tous ces ſignes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il ſembloit que Madame avoit un peu moins ſouffert aujourd'hui... que la derniere convulſion avoit été moins forte..... que la ſoirée.... elle reſta interdite,

du Médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglottant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monſieur ! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſçue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmerent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... St. Preux !... cher St. Preux !... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées ; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforcoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait

genoux autour de ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche; je la vois ſur ce lit habillée & parée; le cœur me bat; je l'examine.... Hélas! elle étoit morte! Ce moment de fauſſe joie ſitôt & ſi cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere: je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, changé: j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traverſant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il monte en gémiſſant à la chambre de Julie; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah! ma bonne

che à ſe faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas ſeulement fait ſigne, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonſtanciés qui n'arrivèrent jamais.

Soit qu'on crut qu'elle vivoit encore, ou ſi mille efforts pour la ranimer ; on s'empreſſoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux ſpiritueuſes, on touchoit ſi le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtreſſe reſtât environné d'hommes dans un état ſi négligé, firent ſortir tout le monde, & ne tardèrent pas à connoître combien on s'abuſoit. Toutefois ne pouvant ſe réſoudre à détruire une erreur ſi chère ; peut-être eſpérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec ſoin, & quoique ſa garde-robe leur eût été laiſſée, elles lui prodiguèrent la parure. Enſuite l'expoſant ſur un lit & laiſſant les rideaux ouverts, elles ſe remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermenta-

tion que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impoſſible de faire entendre raiſon à la multitude, que ſi je faiſois fermer la porte & porter le corps à la ſépulture il pourroit arriver du tumulte, que je paſſerois au moins pour un mari parricide qui faiſoit enterrer ſa femme en vie, & que je ſerois en horreur dans tout le pays. Je réſolus d'attendre. Cependant après plus de trente-ſix heures, par l'extrême chaleur qu'il faiſoit, les chairs commençoient à ſe corrompre, & quoique le viſage eût gardé ſes traits & ſa douceur, on y voyoit déjà quelques ſignes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui reſtoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illuſion ſi groſſiere ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être inceſſamment dans la chambre, d'y navrer ſon cœur à plaiſir, de l'y repaître de ce mortel ſpectacle, de s'y raſſaſier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant ſon parti ſans rien dire, elle ſortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que

vous lui aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante : » Maudite soit l'indigne main qui jamais » levera ce voile ! maudit soit l'œil im- » pie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui

(7) On voit assez que c'est le songe de St. Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La premiere fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux : car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en n'avoient déjà que trop vu.

En entrant elle jetta un coup-d'œil ſur la table & vit deux couverts. A l'inſtant elle s'aſſit ſur la premiere chaiſe qu'elle trouva derriere elle, ſans vouloir ſe mettre à table ni dire la raiſon de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troiſieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement ſa couſine. Alors elle ſe laiſſa prendre par la main & mener à table ſans réſiſtance, rangeant ſa robe avec ſoin, comme ſi elle eût craint d'embar-

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & pluſieurs d'entre nous les Romans.

Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fiere de repréſenter ſa petite maman, joua parfaitement ſon rôle, & ſi parfaitement que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant elle donnoit toujours à ſa mere le nom de maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais enhardie par le ſuccès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'aviſa de porter la main ſur une cueillere & de dire dans une ſaillie : Claire, veux-tu de cela? Le geſte & le ton de voix furent imités au point que ſa mere en treſſaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend ſon aſſiette en diſant, oui, mon enfant, donne; tu es charmante : & puis elle ſe mit à manger avec

lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre, c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie ; il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfans, tout vous attend, tout vous deſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que perſonne.

LETTRE XII.

DE JULIE A SAINT PREUX.

Cette lettre étoit incluſe dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout eſt changé, mon bon ami ; ſouffrons ce changement ſans murmure ; il vient d'une main plus ſage que nous. Nous ſongions

à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'eſt un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; ſans doute il prévient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion. Cette illuſion me fut ſalutaire ; elle ſe détruit au moment que je n'en ai plus beſoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui ſait ſi me voyant ſi près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier ſentiment qui m'a fait vivre, il s'eſt concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'eſt plus à craindre ; il me ſoutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu ſans honte ; ce ſentiment reſté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reſte ſans tache, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

J'oſe m'honorer du paſſé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere paſſée avec vous ? Quels dangers j'ai courus ſans le ſavoir ! A quels dangers plus grands j'allois être expoſée ! Sans doute je ſentois pour moi les craintes que je croyois ſentir pous vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas aſſez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me reſtoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi ; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de ſacrifices je compte pour peu celui qui me reſte à faire : ce n'eſt que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les ſens : vous reſtez à plaindre, je le ſais trop ; & le ſentiment de votre affliction eſt la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez auſſi que de conſolations je vous laiſſe ! Que de ſoins à remplir en-

tre un engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous entendre ensemble ? Non, Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet : vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la fuit, sans plaisir, sans

ſans eſpoir, il ſera bientôt
né des mortels. Vous lui
qu'il a pris de vous, &
lui peut les rendre utiles.
de ma lettre précédente.
s avec lui. Que rien de
ne le quitte. Il vous a
de la vertu, montrez-lui
le prix. Soyez Chrétien
à l'être. Le ſuccès eſt plus
ne penſez : il a fait ſon
le mien, faites le vôtre.
ma confiance ne me trom-

mot à vous dire ſur mes
quels ſoins va vous coû-
on : mais je ſais bien auſſi
ne vous feront pas péni-
momens de dégoût inſé-
emploi, dites-vous, ils
de Julie, il ne vous coû-
M. de Wolmar vous re-
rvations que j'ai faites ſur
& ſur le caractere de mes
écrit n'eſt que commencé :
donne pas pour regle, je
vos lumieres. N'en faites

point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere.... vous ſavez s'ils lui étoient chers.... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites leur..... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami .....: Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien.... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop

une plus cruelle ; il ne la ſait ni voir ni ſentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendriſſent & ne ſavent pas s'attendrir. Je ſuis ſeule au milieu de tout le monde. Un morne ſilence régne autour de moi. Dans mon ſtupide abattement je n'ai plus de commerce avec perſonne. Je n'ai qu'aſſez de force & de vie pour ſentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe attendre ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis ſur un projet dont je ſais qu'on vous a parlé, il eſt bon que vous ſachiez le mien d'avance. Je ſuis ingénue & franche ; je ne veux rien vous diſſimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le ſais ni le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que

j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'oſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

Songez aux ſoins qui vous attendent, aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon pere ſe conſume inſenſiblement ; ſon mari s'inquiete & s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il eſt bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui ayent pas fait changer de réſolution.

Venez donc, chers & reſpectables

amis, venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Raſſemblons tout ce qui lui fut cher. Que ſon eſprit nous anime ; que ſon cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours ſous ſes yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du ſéjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & ſenſible ſe plait à revenir parmi nous, à retrouver ſes amis pleins de ſa mémoire, à les voir imiter ſes vertus, à s'entendre honorer par eux, à les ſentir embraſſer ſa tombe, & gémir en prononçant ſon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit ſi charmans. Ils ſont encore tout remplis d'elle. Je la vois ſur chaque objet, je la ſens à chaque pas, à chaque inſtant du jour j'entends les accens de ſa voix. C'eſt ici qu'elle a vécu ; c'eſt ici que repoſe ſa cendre.... la moitié de ſa cendre. Deux fois la ſemaine, en allant au Temple.... j'apperçois.... j'apperçois le lieu triſte & reſpectable..... Beauté, c'eſt donc là ton dernier aſyle !... confiance, amitié, vertus, plaiſirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti.... je me ſens entraînée..... j'approche en friſſon-

nant.... je crains de fouler cette terre ſacrée.... je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds.... j'entends murmurer une voix plaintive!... Claire! ô ma Claire! où es-tu? que fais-tu loin de ton amie?.... Son cercueil ne la contient pas toute entiere.... il attend le reſte de ſa proie.... il ne l'attendra pas long-tems (1).

Fin de la ſixieme & derniere partie.

---

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mêlange de peine; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel; ceux qui s'en font un amuſement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

LES AMOURS DE MILORD EDOUARD BOMSTON (*).

LES bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie ſans en gâter la ſimplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui ſert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en eſt queſtion.

Milord Edouard dans ſes tournées d'Italie avoit fait connoiſſance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux ; elle de ſon côté conçut pour lui

(*) Cette piece qui paroit pour la premiere fois, a été copiée ſur le manuſcrit original & unique de la main de l'Auteur qui appartient, & exiſte entre les mains de *Mad. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

mais les liaiſons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il falut conſentir à voir ſans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conſerver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquiſe ne négligea pas les ſoins qui pouvoient faire oublier à ſon amant ſes réſolutions : elle étoit ſéduiſante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois reſta ferme ; ſa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ſes paſſions étoit la vertu. Il eût ſacrifié ſa vie à ſa maîtreſſe, & ſa maîtreſſe à ſon devoir. Une fois la ſéduction devint trop preſſante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquiſe & rendit vains tous ſes piéges. Ce n'eſt point parce que nous ſommes foibles, mais parce que nous ſommes lâches que nos ſens nous ſubjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'eſt jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur ſphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard

étoit

étoit de ce nombre. La Marquiſe eſpéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit inſenſiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans ſa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer ; ſes feux ſacrés animoient cette ame rampante ; un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : ſi le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres ; il en acquit plus de délicateſſe : elle commença d'aimer avec généroſité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tint d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une

jeune perſonne facile & ſûre ; on la trouva, non ſans peine. Un ſoir après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta ; diſpoſez-en, lui dit-elle, avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il ; ſi vous me croyez aſſez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maiſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puiſque vous ne devez pas être à moi, je ſouhaite, dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez à perſonne ; mais ſi l'amour doit perdre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il en diſpoſe. Pourquoi mon bienfait vous eſt-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adreſſe de Laure, (c'étoit le nom de la jeune perſonne) & lui fit jurer qu'il s'abſtiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoiſſance lui donna plus de peine à contenir que ſon amour,

partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde sont si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrêmité de la chambre,

& lui crie d'une voix animée ; tuez-moi ſi vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geſte, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, ſe calme, la prend par la main, la fait raſſeoir, s'aſſeye à côté d'elle, & la regardant ſans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne diſoit rien ; elle avoit les yeux baiſſés ; ſa reſpiration étoit inégale, ſon cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le ſilence pour lui demander ce que ſignifioit cette étrange ſcene ? Me ſerois-je trompé, lui dit-il ? ne ſeriez-vous point Lauretta Piſana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un ſourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit Laure ; je ſuis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je ſuis. Il trouva dans ce tour de phraſe, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque choſe de ſi extraordinaire qu'il ne ſavoit plus que penſer & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua

pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis ſouffrir tout le monde hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais..... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me ſentant dans vos bras, je ſongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ſes yeux des ſignes de douleur & de déſeſpoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins mépriſantes, un ton plus honnête & plus careſſant. Elle ſe cachoit le viſage ; elle évitoit ſes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle ſentit cette main qu'elle y porta la bouche & la preſſa de ſes levres en pouſſant des ſanglots & verſant des torrens de larmes.

Ce langage, quoi qu'aſſez clair, n'étoit

les veines : la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui semblait peint dans tous les gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient redouter. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le sommeil fit d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient aussi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux ; sans honneur, sans

envoya un cabinet de lacque & pluſieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuſer des » préſens. J'oſe pourtant vous renvoyer le » vôtre ; car peut-être n'aviez-vous pas » deſſein d'en faire un ſigne de mépris. Si » vous le renvoyez encore, il faudra » que je l'accepte : mais vous avez une » bien cruelle généroſité ».

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans ſortir de la baſſeſſe de ſon état, Laure y montroit une ſorte de dignité. C'étoit preſque effacer ſon opprobre à force de s'en avilir. Il avoit ceſſé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'eſtimer. Il continua de la voir ſans plus parler de préſent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ſes viſites à la Marquiſe. Il n'avoit nulle raiſon de les lui cacher ; & c'eût été de ſa part une ingratitude. Elle en voulut ſavoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'é-

cria la Marquiſe en fureur; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalouſie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la conſuma de rage juſqu'au moment de ſa mort.

D'autres circonſtances acheverent d'allumer cette paſſion furieuſe & rendirent cette femme à ſon vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans ſon integre probité Edouard manquoit de délicateſſe. Il fit à la Marquiſe le même préſent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta; non par avarice, mais parce qu'ils étoient ſur le pied de s'en faire l'un à l'autre; échange auquel, à la vérité, la Marquiſe ne perdoit pas. Malheureuſement elle vint à ſavoir la premiere deſtination de ce préſent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas beſoin de dire qu'à l'inſtant tout fut briſé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut ſentir en pareil cas une maîtreſſe jalouſe, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure ſentoit ſa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer; elle

mée, & pénétrant dans un cœur bien né que le ſort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'eſt dans ce cœur qu'ils trouvoient de la priſe, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces ſoins bienfaiſans, il la fit enfin mieux penſer d'elle. S'il n'y a de flétriſſure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je ſens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je ſerai toujours mépriſée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriſerai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en ſera moins amere. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'eſtimera ? Qu'il voye ſon ouvrage & qu'il s'y complaiſe; ſeul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerai plus tes tranſports. Je ne puis être heureuſe; je ne le ſerai jamais, je le ſais. Hélas ! Je ſuis indigne des careſſes de l'amour, mais je n'en ſouffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en ſortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit ſur ſa perſonne ne le recouvre pas comme il lui plait, & que l'honneur eſt une ſauve-garde civile qui laiſſe bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour ſe retirer de l'oppreſſion, que d'aller bruſquement ſe jetter dans un Couvent & d'abandonner ſa maiſon preſque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ſes pareilles, ſur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomſton de ſon projet, trouvant une ſorte de baſſeſſe à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans ſon aſyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puiſſans qui s'intéreſſoient à ſon déſordre & que ſa retraite alloit offenſer. Il courut chez elle aſſez-tôt pour ſauver ſes effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand ſeigneur conſidéré, riche, & plaidant avec force la cauſe de l'honnêteté, y trouva bientôt aſſez de crédit pour

drai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions fut instruite de tout la premiere, & ses emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencerent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposerent Edouard à mille périls de toute espece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans

la souvenir. Voilà ce qu'il disoit à la Marquise, à lui-même; & peut-être ne se disoit-il pas tout. Où est l'homme assez sévere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser aimer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'émeuvent pas un peu le cœur honnête? où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins. Il avoit rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La Marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espece d'horreur. Elle frémissoit en voyant entrer son carrosse, le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur serré tant qu'il restoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; sitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: son dépit sanguinaire ne lui

à vous, les loix ne prescriroient rien sur ce point. La raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la conservation des hommes ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain periroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappellé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par les vains efforts pour les rompre : cedant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses

premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroit ſûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place priſe.

Cependant la Marquiſe perdoit toujours du terrain par ſes vices; Laure en gagnoit par ſes vertus. Au ſurplus la conſtance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquiſe avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à ſon amour ſans eſpoir les ſupplémens que n'avoit pu ſupporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomſton trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle ſavoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conſeillé de lire; elle s'inſtruiſoit dans toutes les connoiſſances qu'il paroiſſoit aimer: elle cherchoit à mouler ſon ame ſur la ſienne & ce qu'il y reſtoit de ſon fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquiſe étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoi qu'elle eût ce ton du ſentiment qui plait & qui touche, qu'elle

parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par ſa conduite, & ſa réputation démentoit tous ces beaux diſcours. Edouard la connoiſſoit trop pour en eſpérer plus rien. Il s'en détachoit inſenſiblement ſans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence ſans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit ſans ceſſe chez la Marquiſe ; ſes pieds l'y portoient ſans qu'il y ſongeât. Un homme ſenſible n'oublie jamais, quoi qu'il faſſe, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruſes, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire *mépriſer* ; mais il la *mépriſa ſans* ceſſer de la plaindre ; ſans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit ſenti pour elle.

Ainſi dominé par ſes habitudes encore plus que par ſes penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent deſirer d'en établir un ſemblable avant de vieillir.

Quelquefois il ſe taxoit d'injuſtice, d'ingratitude même envers la Marquiſe, & n'imputoit qu'à ſa paſſion les vices de ſon caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & ſon cœur franchiſſoit ſans y ſonger la barriere qui le ſéparoit d'elle. Toujours cherchant dans ſa raiſon des excuſes à ſon penchant, il ſe fit de ſon dernier voyage un motif pour éprouver ſon ami, ſans ſonger qu'il s'expoſoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit ſuccombé ſans lui.

Le ſuccès de cette entrepriſe & le dénouement des ſcenes qui s'y rapportent ſont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obſcur à la ſuite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtreſſes ſans en poſſéder aucune paroit d'abord dans une ſituation riſible. Mais ſa vertu lui donnoit en lui-même une jouiſſance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuiſe pas comme elle. Plus heureux des plaiſirs qu'il ſe refuſoit que le voluptueux n'eſt de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, reſta

libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux?

FIN.

TABLE

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE QUATRIEME de Milord Edouard à St. Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins ſecrets de Mde. de Wolmar, deſquels St. Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. page 1

LET. V. de St. Preux à Milord Edouard.

Incrédulité de M. de Wolmar cauſe des chagrins ſecrets de Julie. 4

LET. VI. de St. Preux à Milord Edouard.

Arrivée de Mde. d'Orbe avec ſa fille chez M. de Wolmar, Tranſports & fêtes à l'occaſion de cette réunion. 24

LET. VII. de St. Preux à Milord Edouard.

Ordre & gaieté qui regnent chez M. de Wolmar dans le tems des vendanges. Le Baron d'Etange & St. Preux ſincerement réconciliés. 35

LET. VIII. de St. Preux à M. de Wolmar.

St. Preux part avec Milord Edouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il eſt d'avoir appris qu'il lui deſtine l'éducation de ſes enfans. 54.

LET. IX. de St. Preux à Mde. d'Orbe.

Il lui rend compte de la premiere journée de ſon voyage. Nouvelles foibleſſes de ſon cœur. Songe funeſte. Milord Edouard le ramene à Cuvres pour le guérir de ſes craintes chimériques. Sûr que Julie eſt en bonne ſanté, St. Preux repart ſans la voir. 59

LET. X. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux Couſines. Impreſſion que fait ſur Claire le rêve de St. Preux. 73

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Il le plaiſante ſur ſon rêve, & lui fait quelques légers reproches ſur le reſſouvenir de ſes anciennes amours. 77

LET. XII. de St. Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de Milord Edouard. Motif de ſon voyage à Rome. Dans quel deſſein il a emmené avec lui Saint Preux. Celui-ci ne ſouffrira pas que ſon ami faſſe un mariage indécent; il demande à ce ſujet conſeil à

Monſieur de Wolmar, & lui recommande le ſecret. 79

LET. XIII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle a pénétré les ſecrets ſentimens de ſa Couſine pour Saint Preux ; lui repréſente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conſeille de l'épouſer. 86

LET. XIV. d'Henriette à ſa Mere.

Elle lui témoigne l'ennui où ſon abſence a mis tout le monde ; lui demande des préſens pour ſon petit Mali, & ne s'oublie pas elle-même. 109

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui apprend ſon arrivée à Lauſanne, où elle l'invite de venir pour la noce de ſon frere. 112

LET. II. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle inſtruit ſa Couſine de ſes ſentimens pour St. Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raiſons pour reſter veuve. 115

Let. III. de Milord Edouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ſes entreprises, effet de la ſage conduite de St. Preux; & accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir paſſer à Clarens le reſte de ſes jours. 138

Let. IV. de M. de Wolmar à Milord Edouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & St. Preux, le bonheur de ſa maiſon. 152

Let. V. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Caractere, goûts & mœurs des habitans de Geneve. 156

Let. VI. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait part de deſſein qu'elle a de le marier avec Mde. d'Orbe; lui donne des conſeils relatifs à ce projet, & combat ſes maximes ſur la priere & ſur la liberté. 171

Let. VII. de St. Preux à Mde. de Wolmar.

Il ſe refuſe au projet formé par Mde. de Wolmar de l'unir à Mde. d'Orbe, & par quels motifs. Il défend ſon ſentiment ſur la priere & ſur la liberté. 193

Let. VIII. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié,

& à quelle occaſion. Douceurs du deſir, & charme de l'illuſion. Douceurs de Julie, & quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de ſon mari calmées, & par quelles raiſons. Elle informe St. Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec ſa famille. Funeſte preſſentiment. 221

LET. IX. de Fanchon Anet à St. Preux.

Mde. de Wolmar ſe précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ſes enfans. 254

LET. X. à St. Preux, commencée par Mde. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 257

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Détail circonſtancié de la maladie de Mde de Wolmar. Ses divers entretiens avec ſa famille & avec un Miniſtre, ſur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au ſein de la mort. Elle expire entre les bras de ſa Couſine. On la croit fauſſement rendue à la vie, & à quelle occaſion. Comment le rêve de St. Preux eſt en quelque ſorte accompli. Conſternation de toute la maiſon. Déſeſpoir de Claire. 258

Let. XII. de Julie à St. Preux : cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

Julie regarde sa mort comme un bienfait du Ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau St. Preux à épouser Mde. d'Orbe, & le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. 338

Let. XIII. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, & lui déclare en même tems qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé ; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à assurer son incrédulité ; l'invite, lui & Milord Edouard, à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amour la plus tendre, & de la plus amere douleur. 345

Les amours de Milord Edouard Bomston.

Edouard fait connoissance à Rome avec une dame Napolitaine. Caractere de cette dame. Nature de leur liaison. Cette dame veut lui donner une maîtresse subalterne. Danger d'une situation qu'Edouard évite. Caractere de Laure : effet du véritable amour sur elle,

Edouard la visite souvent sans l'aimer. Effet terrible de son assiduité auprès de Laure sur la Marquise. Laure change de conduite, & se retire dans un couvent. La Marquise hors d'elle-même, divulgue sa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en résulte. Situation singuliere d'Edouard. Entreprise funeste de la Marquise. Le Marquis meurt en Allemagne. Edouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa maniere de vivre jusqu'au moment où il connut Julie. 350

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.